



J'ai vu...



F°P47 LES MESSAGERS DE LA VICTOIRE

J'ai vu



Le général Nivelle, lorsqu'il était lycéen, à 17 ans.



Le général Nivelle en uniforme de colonel d'artillerie.



Le général Nivelle en tenue de commandant en chef.



Le colonel Nivelle, brillant soldat aussi, père du général.

UN GRAND CHEF : LE GÉNÉRAL NIVELLE ⁽¹⁾

Peu d'hommes exercent plus d'empire. Sa personne, dès qu'il se montre, respire l'autorité et désigne le maître. Du reste, nulle roideur, nulle sévérité. Jamais il n'a élevé la voix. Il parle, c'est un ordre. Mais l'ordre s'enveloppe de charme. Ce qu'il veut, il le fait aimer. Il ne demande rien qu'à l'intelligence et au cœur ; il a ce don de rendre sa volonté aimable. Le chef laisse apparaître l'homme.

Impitoyable pour un seul genre de fautes : la défaillance ; n'en pardonnant aucune, il a ce privilège du chef d'aimer, de distinguer le talent ; il sait l'utiliser et tirer de chacun son « plein » de rendement. Généreux de louanges, il a des paroles magnifiques qui sont des récompenses. Quittant le 3^e corps, il ne l'oubliera, écrit-il, « pas plus que Napoléon n'oubliait sa vieille garde ». Présentant le général Mangin au Président de la République : « Voici le général qui vient de livrer, en quinze jours, onze combats victorieux. »

Peu connu du public qui voit brusquement au zénith cette pure gloire militaire, sa popularité est prodigieuse dans l'armée. Le soldat qui l'a vu colonel, brigadier, général ; le soldat de Verdun, qui « sait », pour l'avoir vu à l'œuvre, et qui n'est pas prodigue de ses admirations, le soldat qu'il n'a jamais fait battre et qu'il a constamment conduit de victoire en victoire, l'aime, l'admire, croit à son étoile.

La guerre le trouve, comme lieutenant-colonel, à la tête du 5^e régiment d'artillerie. Dès lors, toute son histoire est écrite dans

ses citations : c'est celle de ce roman qui soutiendra le parallèle des légendes de la Grande Armée et qui devait, en quelques mois, le porter au premier rang.

C'est d'abord, le 19 août 1914, à la bataille de Mulhouse, la prise d'un groupe entier d'artillerie allemande. Le tir était si bien réglé que le groupe au com-



Le masque énergique et résolu du généralissime.

plet, les servants à côté de leurs pièces, fut trouvé foudroyé sur le champ de bataille. Ce furent les premiers trophées de la campagne. Quelle joie quand ces 24 canons, attelés d'équipages français, défilèrent sur la terre d'Alsace ! Le général, qui n'est pas prodigue de ses impressions, rappelle celle-là seule avec quelque complaisance. Il a remporté depuis plus d'un succès plus important : aucun ne lui a causé de satisfaction plus vive. Pour la première fois il goûtait ce plaisir d'artiste, le plaisir du travail bien fait, la joie de l'absolu et du définitif.

UNE CHARGE D'ARTILLERIE

Et puis, c'est la bataille de l'Ourcq et cet extraordinaire épisode d'un soir du 7 septembre, qui fait songer aux traits les plus éblouissants, aux pages immortelles d'un Lannes ou d'un Ney. On vit ce jour-là cette chose inouïe, peut-être sans exemple dans l'histoire : on vit une charge d'artillerie.

Une puissante contre-attaque allemande, accompagnée d'artillerie lourde, se déclanche sur le front du 7^e corps, qui fait partie de l'armée Maunoury. La 63^e division a perdu presque tous ses cadres ; les hommes, mal aguerris contre le fracas des gros obus, s'énervent et s'agitent. Un cercle d'incendie porte au loin l'épouvante. La situation est grave ; un moment de plus, c'est la panique.

Le colonel Nivelle, dans cet instant critique, demande carte blanche. Il fait atteler cinq batteries et, au trot, colonel en tête, « calme et froid comme au polygone », voilà cette artillerie, ces canons, ces prolonges qui se portent dans le crépuscule, dans la direction de l'ennemi. Où vont-ils ? C'est de la folie : ils dépassent les lignes maintenant, ils s'arrêtent à découvert et mettent en batterie

(1) On dit que la grande offensive est prochaine, c'est le général Nivelle, le nouveau généralissime, qui la conduira. Il nous a donc paru de toute première actualité de publier sur le nouveau commandant en chef, en qui s'incarne désormais la fortune des armées françaises, ces fragments extraits d'une étude parue dans *Le Correspondant* sous la signature Miles. On sait que Miles est le pseudonyme de l'homme à coup sûr le mieux informé des généraux de la Grande Guerre.

Des canons en avant des lignes, c'est le monde renversé, cela ne s'est jamais vu. Et là voilà qui, tranquillement, ouvrent sur l'ennemi un feu à bout portant !... Alors les fantassins qui flanchaient tout à l'heure, électrisés par ce spectacle, se rassurent et, se ressaisissant, volent en soutien de leurs artilleurs, en train de faire un épouvantable massacre. La partie était rétablie et l'attaque allemande repoussée en déroute, grâce à ce coup d'audace et de résolution. Incomparable éclair, leur précieuse qui découvre le fond moral d'un homme et montre chez ce chef savant, chez ce breveté, ce moderne, ce concentré, habituellement enveloppé de réflexion et de silence, l'étincelle, le feu, le sang de son aïeul, le soldat de l'Empire.

A Soissons, le 1^{er} janvier 1915, le colonel Nivelles, devenu général, commande une brigade. C'est lui qui, à l'est de Crouy, à la tête d'un groupe improvisé de bataillons et de batteries, arrête, « pile » l'armée allemande, sauve la ville et lui conserve une tête de pont sur la rive droite. Le mois suivant, il prend le commandement d'une division.

— Ce n'est pas très brillant, dit le chef qui l'installe et lui résume la situation. Qu'allez-vous faire ?

— Eh bien ! mais attaquer. C'est le seul moyen d'arrêter la pression de l'ennemi.

Tout l'homme est dans ce mot. Et c'est l'affaire de Quennevières (mars 1915) victoire complète

dans un cadre étroit, modèle réduit, mais décisif, de la bataille moderne. Cette fois encore, le général avait travaillé à l'emporte-pièce, arraché le morceau, détruit, anéanti l'obstacle. Pendant tout un après-midi, on se promena la canne à la main, au milieu des batteries allemandes abandonnées.

Le 25 décembre, le général était nommé au commandement du 3^e corps. Arrivé devant Verdun le 3 avril 1916, il prenait, le 1^{er} mai, la succession de Pétain à la tête de l'armée.

LE VAINQUEUR DE VERDUN

Verdun, la grande épreuve ; Verdun, la grande école ; c'est là que l'Allemagne, après la Marne, après l'Yser, tente contre nous le troisième assaut, le plus monstrueux de ses efforts. C'est là que se révèle la jeune phalange de chefs dont les noms voleront, pareils aux plus grands de l'histoire, sur les lèvres des hommes.

Quand Nivelles reprend à sa suite l'armée, la bataille de Verdun est déjà un échec allemand. Cet échec, reste maintenant à le transformer en défaite. Ce sera la part de Nivelles. Tâche qui exige une énergie, une



Mme Nivelles, femme du général.

ténacité, une patience, une volonté, en un mot, plus fortes que tous les obstacles ; il s'agit de vaincre l'Allemagne en opiniâtreté



UNE CHARGE D'ARTILLERIE. — Colonel en tête, « calme et froid » comme au polygone, voilà cette artillerie, ces canons, ces prolonges qui se portent dans le crépuscule dans la direction de l'ennemi....

La résolution est prise dès le premier jour. Rendons à l'Allemagne cette justice qu'elle a reconnu en face d'elle un « adversaire à larges vues ». Pétain avait paré le coup : Nivelles attaque. C'est le 1^{er} mai qu'il reçoit le commandement de l'armée. C'est le moment où l'ennemi, qui dispose de nombreuses réserves, menace le Mort-Homme



La mère du général Nivelles.

et cherche à prendre Verdun par la rive gauche. Nivelles répond par une diversion sur la rive droite et, le 22 mai, reprend le fort de Douaumont. Il ne peut s'y maintenir plus de quarante-huit heures. Le 24 mai, le fort est reperdu.

Mais l'ennemi a dépensé ses réserves et la rive gauche est dégagée. Le lendemain, le général écrivait à ses filles : « Nous avons perdu Douaumont. Nous le reprendrons. »

Cependant l'Allemagne a bondi sous l'affront. De plus, elle sent que l'heure de notre offensive approche ; elle redouble d'efforts, ses coups se précipitent. Ses assauts les plus furieux seront ceux qu'elle lance le 23 juin, le 11 juillet. C'est la perte de Vaux et de Fleury, c'est l'ennemi à la Chapelle Sainte-Fine, c'est le jour où des patrouilles allemandes se font « cueillir » dans les fossés de Froideterre et de Souville. Les attaques succèdent aux attaques avec une sorte de frénésie. Outrés de leur échec, enragés de voir fuir la proie qui leur échappe, ils foncent dessus avec une colère farouche. Ils bluffent. Ils mettent leur

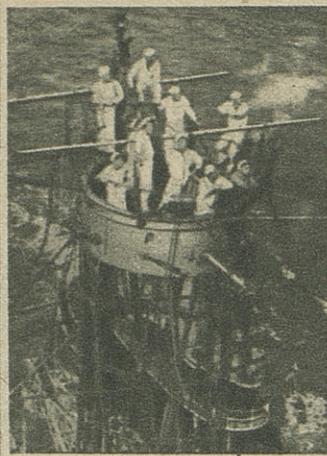
coquetterie à prouver que la Somme ne les gêne en aucune façon. Ils ramènent des troupes, ils ramènent des canons, ils font venir leurs drapeaux pour l'entrée triomphale. Le 9 août, à la Haie-Renard, dans les bois de Vaux-Chapitre, ils livrent pour Verdun l'assaut du désespoir.

Ce sera le dernier. Nivelles, qui les épie, a saisi le moment. Obli-

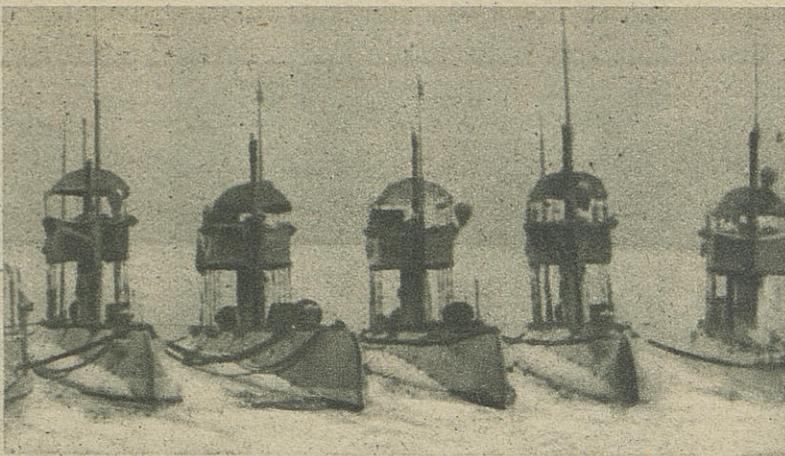
gé de rompre d'abord, de plier un peu devant l'orage, il discerne chez l'ennemi un râle d'essoufflement. C'est l'instant où il engage le fer et riposte. Prudemment d'abord, patiemment, en une série de petits combats, d'engagements limités, heureux, à Fleury, Thiaumont (9-17 août), il rectifie sa ligne, reprend peu à peu l'avantage. Mais il n'a pas perdu de vue le but fixé. Ni accident, ni retards, ni difficulté d'aucune sorte n'ont pu faire dévier sa volonté et son regard. Il n'est pas homme à rester sur un demi-succès. Il ne lui suffit pas de résister : il veut vaincre. Alors, ayant désormais une base de départ, avec ce mélange de méthode et de soudaineté, de calcul et d'audace, de persévérance et d'élan qui est sa marque personnelle, il frappe : et, en deux coups successifs, éclatants (24 octobre-15 décembre), il reprend Douaumont et Vaux, culbute l'ennemi, le rejette au delà de Louvemont, à 1 500 mètres de ses positions du 21 février, lui arrachant, avec 18 000 prisonniers, 130 canons, tout le terrain conquis en huit mois et en vingt batailles, le prix de 700 000 hommes sacrifiés en pure perte, ses trophées les plus retentissants et ceci : la victoire.

MILES.

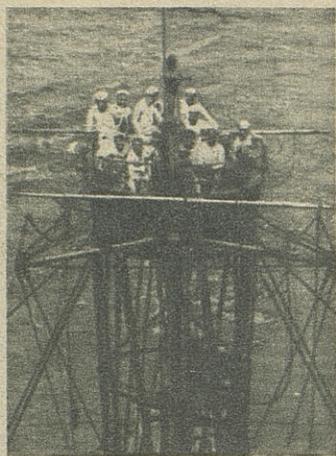
J'ai vu.



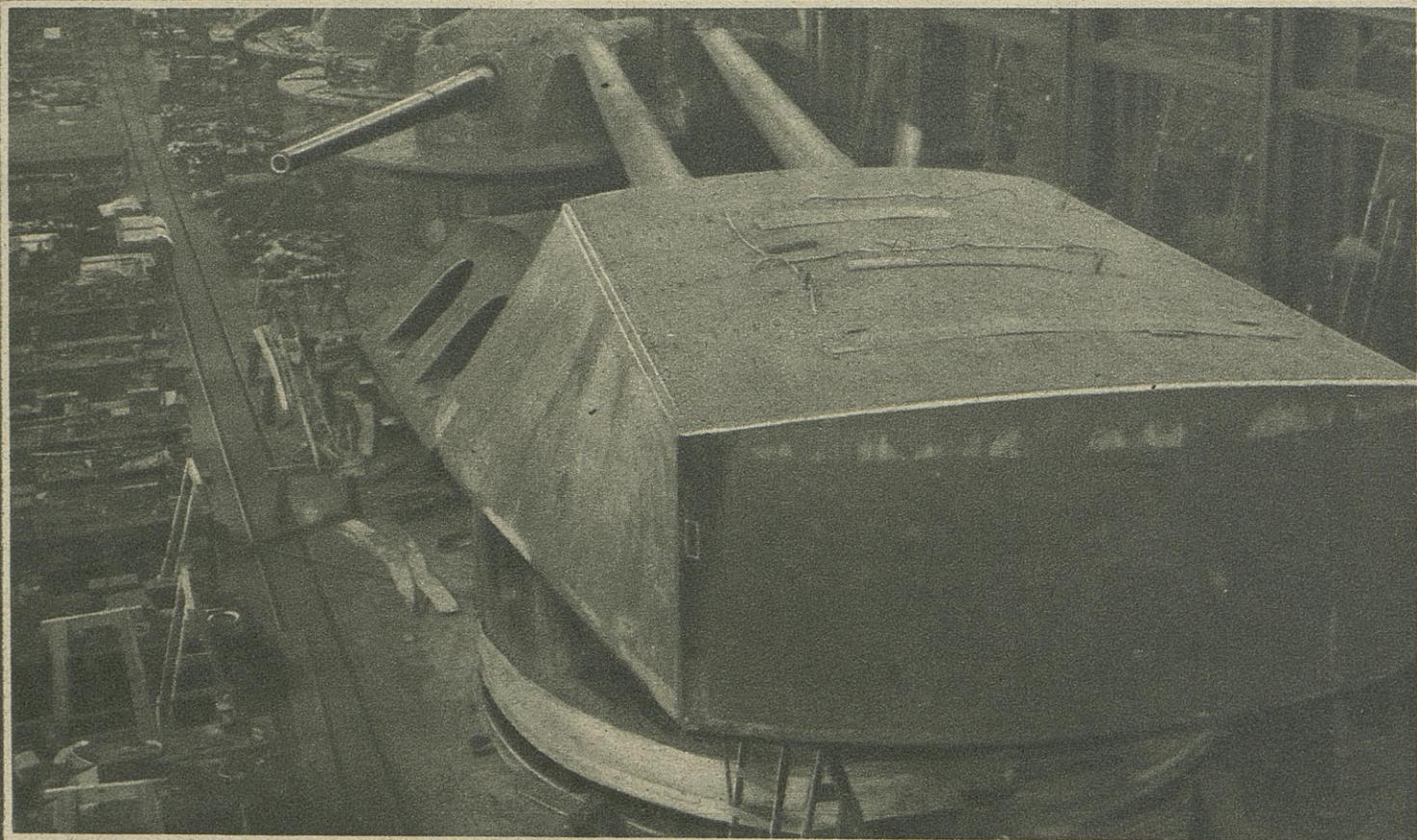
Le mât typique de la marine américaine sur le "Pennsylvania".



Une série de sous-marins américains mis en état et qui attendent dans le port de New-York l'ordre de départ.



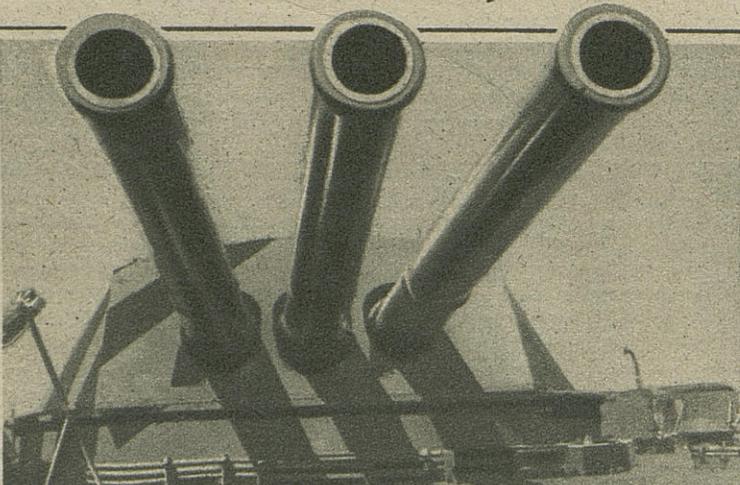
Le mât de guerre du "California" avec le poste de T. S. F.



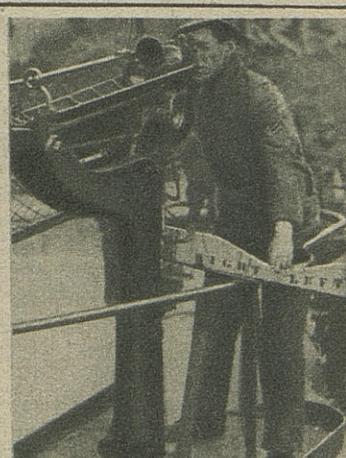
Les conques cuirassées des nouveaux navires de guerre sont soigneusement examinées et mises au point dans les chantiers de constructions navales de Brooklyn.



Un pointeur d'une grosse pièce de marine.



Les canons du "Columbia" à triples tourelles.

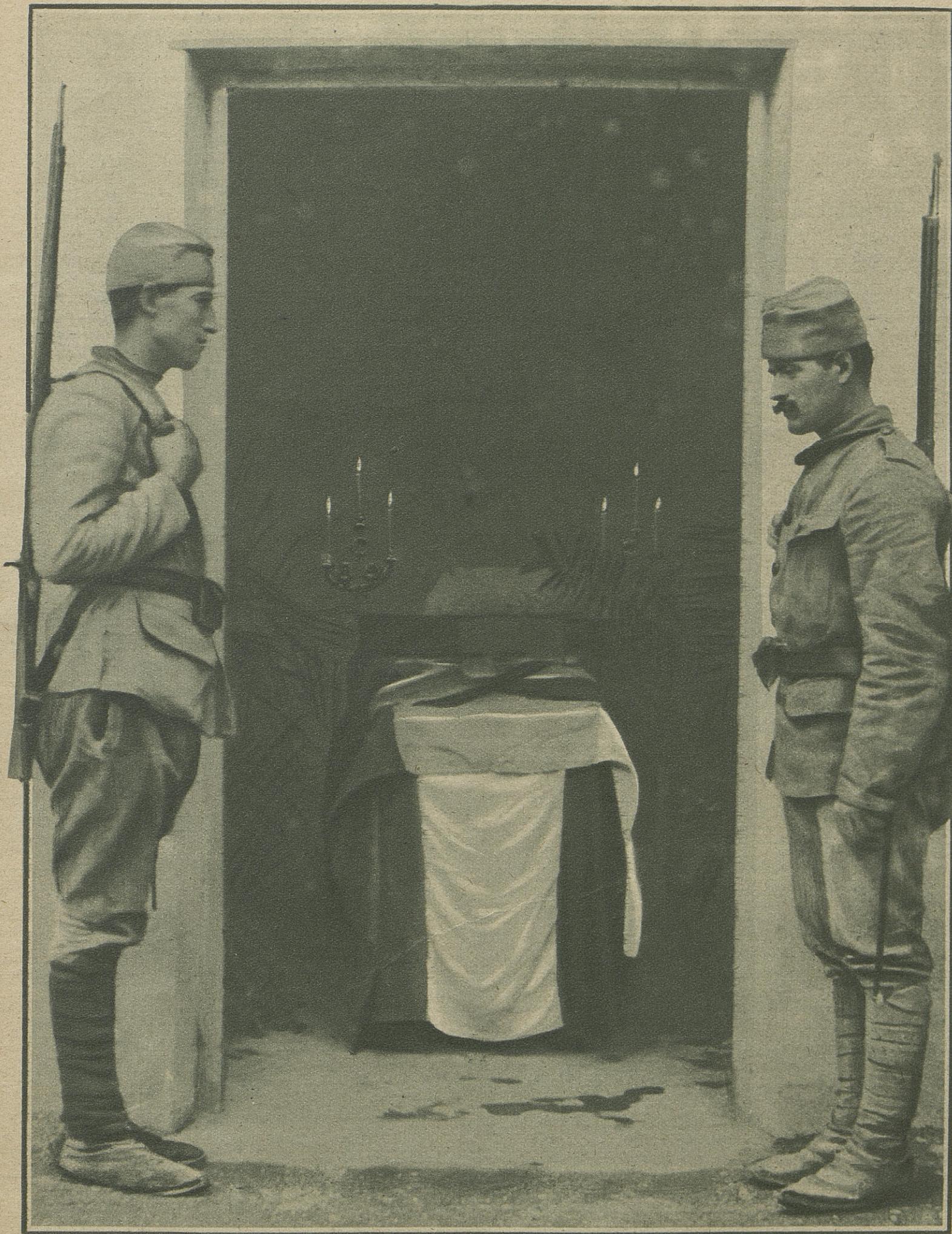


La visée d'un canon de quatorze pouces.

LES AMÉRICAINS SE PRÉPARENT À LA GUERRE

Le président Wilson ne s'est pas contenté de rompre toute conversation avec Berlin et de remettre ses passeports au comte Bernstorff. Il a pris, pour appuyer son attitude, toute une série de mesures qui prouvent qu'il a envisagé toutes les conséquences de ses actes et qu'elles ne l'effraient point. Tous

les arsenaux de la marine de guerre travaillent jour et nuit. Les grands ports sont gardés militairement; les bateaux de la flotte commerciale allemande et leurs équipages ont été mis dans l'impossibilité de nuire. C'est la grande guerre qui se prépare. Les morts du "Lusitania" seront vengés.



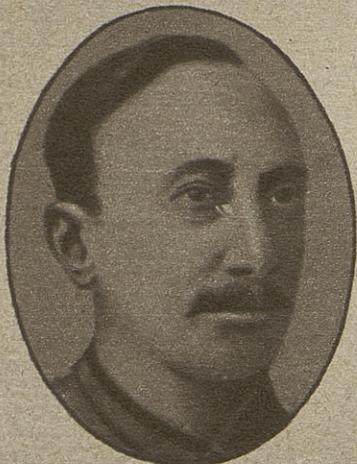
LA VEILLÉE FUNÈBRE, DERNIÈRE GARDE !

Le mort devant lequel ces deux soldats serbes impassibles montent la garde à Salonique est le colonel T..., apparenté à la famille des Karageorgevitch et qui trouva devant Monastir, pendant le dernier choc allemand, la fin glorieuse que rêvait

son âme de soldat. Le corps ramené à Salonique est drapé dans l'emblème national serbe. Sur le cercueil, les insignes, la croix, l'uniforme du colonel; de chaque côté, des candélabres, dont les bougies clignotantes trouent l'ombre où repose le héros mort.



Une vue de Kut-El-Amara, reprise



Le général anglais Gough, vainqueur sur l'Ancre.



*Au-dessus : Régions où se battent Turcs et Anglais.
Au-dessous : Avance anglaise sur le front de l'Ancre.*



aux Turcs par les Anglais.



Le général anglais Maude, vainqueur sur le Tigre.



Les troupes anglaises dont la pression oblige les Allemands à évacuer un front de 17 kilomètres de longueur sur 3 kilomètres en profondeur.

LES DEUX VICTOIRES ANGLAISES DE L'ANCRE ET DU TIGRE

Bapaume débordé! Kut-el-Amara repris! Ces deux splendides victoires des armées anglaises montrent avec quelle opiniâtreté régulière nos alliés poursuivent leurs succès d'Artois et de Mésopotamie. Sur l'Ancre, le général Gough, à l'heure où nous mettons sous presse, a fait reculer les Allemands sur un front de dix-sept kilomètres et demi : les villages fortifiés de Miraumont, Warlencourt, Eaucourt, Pys, Le Bar-

que, Irlès, Puisseux, Gommecourt, Ligny-Thillois, ont été évacués par les troupes de Ruprecht de Bavière. Et derrière Bapaume, c'est la plaine de Cambrai complètement découverte! Sur le Tigre, l'armée du général Maude, après avoir vengé l'échec du général Townshend en laissant derrière elle Kut où elle prit 1.700 prisonniers dont quatre colonels allemands et un colonel turc, s'avance déjà sur la route de Bagdad.



Le ministre de la Guerre, le général Lyautey, accompagné de ses officiers d'état-major, passe en revue les aviateurs de l'escadrille à laquelle appartient Guynemer.



M. Poincaré vient de nommer Guynemer capitaine. A droite : M. Albert Thomas. A gauche : le général Foch.



Le colonel Ignatieff remet à Guynemer la Croix de Saint-Gorges. A gauche : le général Foch.



Devant le Vieux Charles, son glorieux appareil, Guynemer s'entretient avec le général Lyautey. A gauche : les généraux Pénelon, Gérard et Foch.

L'AVIATEUR GUYNEMER REÇOIT LES GALONS DE CAPITAINE

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs des prouesses du jeune héros qui vient, à vingt et un ans à peine, de recevoir son troisième galon. On sait que c'est à l'occasion de son trentième appareil ennemi abattu que le grade de capitaine lui a été accordé. C'est le Président de la République lui-même,

accompagné du général Lyautey, ministre de la Guerre, de M. Albert Thomas, ministre des Munitions, du ministre italien Bissolati, du colonel russe Ignatieff, et de tout un brillant état-major de généraux, qui conféra le nouveau grade au plus sympathique aussi bien qu'au plus modeste de nos " as ".



LE RÉVEIL AU CAMP DES CHEVAUX

Dans cette guerre aux tableaux en général sinistres ou gris et sales comme un long jour de pluie, voici une note idyllique et fraîche. Elle est assez rare — et nous pensons que nos lecteurs seront

de notre avis — pour n'en être que plus appréciée. C'est le camp des chevaux d'un relais d'artillerie. Alignées comme des hommes, les bêtes s'ébrouent sous la gaie lumière du matin. Leurs robes blanches

ou noires mettent dans le paysage des taches vives. Autour, mais assez dispersés pour qu'on puisse les ignorer, sont les prolonges d'artillerie, les caissons et tout ce qui rappelle enfin la guerre.

Tous ces objets de meurtre et de combat, pour une fois, n'occupent pas la première place. Oublions-les donc pour regarder de tous nos yeux la vie simple, la vie rustique et charmante, la belle vie!

LITTÉRATURE DE GUERRE (Suite) (1)

Quai de gare.

— Vous partez?
— Oui, dans le Midi. C'est mon mari qui est au front qui a insisté; il m'a écrit: « J'ai froid pour deux, chauffe-toi pour deux, ça fera une bonne moyenne. »
— C'est agréable d'avoir un mari qui se rend compte des choses.

Le pessimiste.

— La vérité est que nous ne sommes pas gouvernés et que nous n'avons jamais été gouvernés! Ah! si Napoléon revenait!...

Autre pessimiste.

— Ce qu'ils veulent! ce qu'ils veulent, c'est la dictature, il n'y a pas à s'y tromper!

Le point de vue du peintre.

— Je suis allé deux jours près de Verdun avec des parlementaires... Quel paysage! de la neige partout et des hommes qui descendaient des tranchées avec d'admirables figures violettes de froid. Ah! la guerre m'aura donné l'occasion de prendre une série de croquis que je ne regrette pas!

Nécrologie.

M. Buordier, le célèbre chocolatier où le Tout-Paris se rencontre chaque jour à goûter, vient d'avoir la douleur de perdre son fils, tombé au champ d'honneur. Le service aura lieu mardi et les salons ne seront fermés que ce jour-là, pour ne pas priver l'élégante clientèle de son lieu de rendez-vous favori.

Dialogue.

— Comment! encore en permission! Mais vous êtes donc tout le temps à Paris, mon

(1) La première série de ces notes du professeur Yves Manchonnet a paru dans *J'ai vu* du 3 mars 1917.

vieux? Quatre mois déjà? comme le temps passe! Dites donc... et l'offensive? Dépêchez-vous un peu! ça commence à ne plus être rigolo, la guerre. Pas de charbon, pas de sucre, pas de lumière. (Avec une bonne bourrade pour l'encourager.) Qu'est-ce que vous pouvez faire dans les tranchées, sacrebleu!
— (Avec un peu de honte.) On ne s'en fait pas!

Féminités.

— Vous pensez bien que, cet hiver, je ne me suis rien commandé... deux petites robes pour trotter... un manteau sans prétention... j'ai seulement fait une excellente affaire: les fourrures sont pour rien, ma chère! et j'ai acheté une étole de zibeline pure... Je ne vous dirai pas le prix, vous ne me croiriez pas! Quinze mille!

— C'est pour rien! ce n'est vraiment pas la peine de s'en passer.

— Ah! si on avait quelques sous, je vous jure que la guerre aurait permis de faire des affaires exceptionnelles. Ainsi les perles...

Même chapitre.

— Un mètre cube de gaz par jour!
— On s'arrangera!
— L'électricité réduite!
— On se couchera plus tôt.
— La carte de sucre!
— Bah! il faut bien se priver un peu.
— Pas de charbon!
— Et les pauvres soldats dans les tranchées, croyez-vous qu'ils en aient?
— Il paraît que les théâtres vont faire relâche trois soirs par semaine.
— Bah! les Parisiens ne vont pas au théâtre.

— Enfin, il paraît aussi qu'on envisage très sérieusement la fermeture des grands magasins.

— La fermeture des grands magasins!...

Mais c'est une honte! une folie! ils n'auront pas...

Bénévoles.

— Comment, vous êtes encore infirmière depuis près de trois ans!

— Mais oui. Que voulez-vous? la guerre n'est pas finie.

— Eh bien! ma chère, vous avez vraiment du courage. Au bout de six mois, mon dévouement était à bout!

— Malheureusement il y avait encore des blessés.

— C'est entendu! mais maintenant c'est si bien organisé qu'on n'a pas besoin de nous... et même, je vais vous dire quelque chose, — oh! très gentiment! — je ne voudrais pas vous fâcher: c'est presque de l'ostentation d'être encore infirmière!

Le gala.

— Comment, vous n'y étiez pas?

— Où ça?

— Mais à la clinique, ce matin. Le professeur Marchandise a fait une opération sensationnelle: il a greffé la peau d'une cuisse de femme sur la figure d'un blessé.

— Ça a pris?

— Ça a pris une heure et demie, mais c'était passionnant de voir la cuisse de la femme, une petite rousse, sur la figure du blessé! Le professeur, en le réveillant, lui a dit: « Il ne faudra pas que tu t'étonnes s'il te pousse de la barbe rouge! »

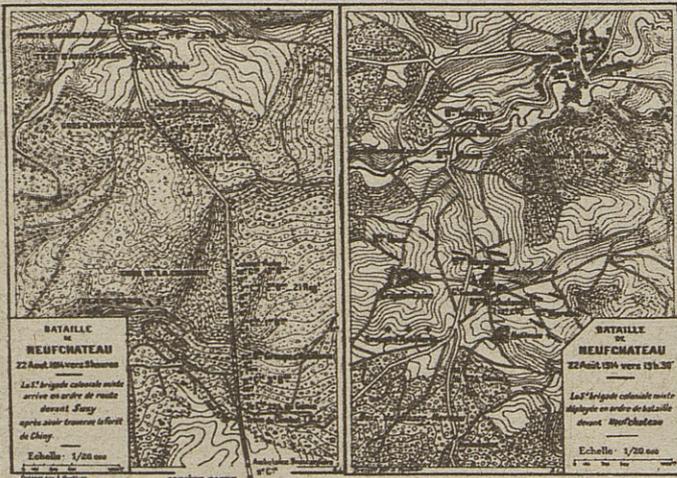
— Je regrette de n'avoir pas été là!

— La semaine prochaine, il doit ouvrir un cœur! Oui, ma chère, un cœur! Je lui dirai de vous envoyer une invitation, surtout ne manquez pas!

Pour copie conforme:

ROBERT DIEUDONNÉ.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS, 30, rue de Provence, 30, PARIS

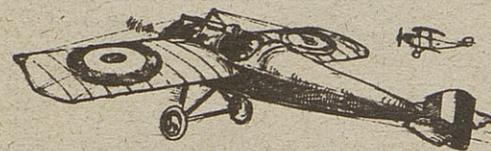


La Grande "Bataille des Ardennes"

Jusqu'ici les détails des combats soutenus dans les Ardennes le 22 août 1914 étaient ignorés et pourtant ces combats furent nombreux et importants: combats de Virton, combats d'Éthe, combats de Longwy et combats de la Chiers et de la Crusne.

Des détails d'intérêt capital sont fournis par l'éminent historien Gabriel HANOTAUX de l'Académie Française dans le 59^e fascicule de son "Histoire Illustrée de la Guerre de 1914" paru le 1^{er} Mars.

L'ouvrage est en vente en fascicules bi-mensuels (le 1^{er} et le 15), le fascicule 1 fr. — Les quatre volumes déjà parus sont vendus, richement reliés, 19 fr. le volume (franco pour la France) L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.



La Guerre Aérienne Illustrée

(Rédacteur en chef: JACQUES MORTANE)

extrait, chaque semaine, des journaux allemands, des détails sensationnels sur ce qui se passe dans l'aviation ennemie; collaborateurs bénévoles, les boches ne s'attendaient certainement pas à figurer dans la brillante rédaction de cette revue si française.

La collection de LA GUERRE AÉRIENNE ILLUSTRÉE constituera:
LE LIVRE D'OR DE LA CINQUIÈME ARME

Dans chaque numéro:
UN HORS TEXTE EN HÉLIOGRAVURE
La collection de ces hors texte formera la Galerie incomparable de nos héros de l'air.

Le Numéro: 50 centimes

La collection complète de La Guerre Aérienne Illustrée (17 numéros parus à ce jour) est expédiée franco contre mandat de 8 fr. 50 adressé à L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence.



J'ai vu.

M^{lle} HUGUETTE DUFLOS

de la Comédie-Française

DANS

'Le Chant de la Victoire'



Dans tous les hôpitaux où la jeune et charmante artiste va prodiguer son beau talent en faveur des blessés de la guerre, elle est la plus aimée, la plus fêtée de toutes celles qui mettent leur art au service de la bonté. Elle a compris que les soldats aiment qu'on les "sorte" de la guerre; aussi s'est-elle fait, pour eux, un répertoire enthousiaste et gai, et les blessés lui témoignent de mille manières ingénieuses combien ils sont sensibles au plaisir et à la joie qu'elle leur apporte. A la Noël, les mutilés de l'hôpital X... se cotisèrent pour lui offrir un splendide bouquet... "Jamais, nous dit Mlle Hugnette Duflos, des fleurs n'eurent pour moi parfum plus doux..."



SUR LA ROUTE DE MONASTIR : UN OBUS INCENDIE UN DÉPÔT DE MUNITIONS

Peu d'instantanés ont la précision de la photo ci-dessus. On y distingue nettement, derrière une maison en bordure de la route, deux fumées : un épais nuage noir produit par l'éclatement du projectile, un 280, puis une fumée toute blanche, celle d'un dépôt de munitions, tout contre la maison et que

l'obus incendia. Quelques secondes après que ce cliché eut été pris par un de nos correspondants, remarquable de sang-froid, la vieille maison, si trapue, si solide, sauta elle-même. Heureusement qu'au premier choc les habitants avaient fui. On les voit ici, encore apeurés et tout en larmes, dans le petit médaillon ovale.

J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



L'abbé Lemire, député et maire d'Hazebrouck, qui vient de recevoir la Légion d'honneur.



Le sous-lieutenant aviateur Ducas, un des "as" de nos escadrilles de l'armée d'Orient.

M. Théodore Dubois aux obsèques de Carolus Duran.

Le peintre Jean Béraud aux obsèques de Carolus Duran.



Dans le Sud Algérien, le général Moinier remet la cravate de commandeur de la Légion d'honneur à un chef arabe, fidèle serviteur de la France.



L'arrivée à Rome des députés et sénateurs français venant participer aux séances du parlement inter-allié qui a eu lieu la semaine dernière.

Le 22 février 1917 a été célébré à Paris l'anniversaire de la naissance de Washington. La statue de la place d'Iéna a été couverte de fleurs et des discours ont été prononcés.



Le ministre italien Barzilai, dans le Trentin.



A Paris, le Comité de la Croix-Rouge roumaine se multiplie pour venir en aide à nos blessés. Au centre du document, Mme Vestnich, femme du ministre de Serbie, entourée de dames des colonies serbe et roumaine.



Le roi Victor-Emmanuel d'Italie, et l'amiral Thaon di Revel, nouveau ministre de la Marine.



Mme Iswolsky a reçu la médaille des épidémies.



A bord d'un paquebot, des poilus français venant du front arrivent à New-York, pour profiter de leur permission. Ils répondent joyeusement aux acclamations qui les accueillent.



Mme Soukhomlinoff, femme de l'ancien ministre de la Guerre russe.

CASSINOU VA-T-EN GUERRE ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

Sur un gracieux salut, Marylis se disposait à partir. Daïne Cassin se pencha, la retint, et tout bas :

— Dis-moi... le fils Bambourle... qu'est-ce qu'il fabrique celui-là, à venir faire le beau sous tes fenêtres? On l'a laissé ici pour moudre du blé... Si ce métier l'ennuie, dis-lui donc qu'il y a de la place là-haut, avec les autres...

Marylis, cette fois, devint rouge comme une pivoine :

— Oh! Madame Cassin, vous ne croyez pas?...
— Bien sûr que je ne crois pas!... Et là-dessus, au revoir, fillette! Va, Estellette... Déjà midi!

Voilà. Une première poignée de grains, quand on l'a lancée, c'est déjà de la moisson à naître. La vieille tira son chapelet de sa poche tandis qu'on passait devant l'église et en récita à mi-voix une dizaine. Allons, ça promettait!... Il ne s'agissait déjà plus pour elle, qui tenait le fin bout de l'écheveau, que de le débrouiller sans impatience et savamment... Toute joyeuse, elle interpella Estellette :

— Hé! ma mignonne, tu laisses tes bêtes s'endormir... Fouette! Fouette! L'estomac me démange...

Ce fut seulement en descendant devant chez elle qu'elle remarqua les yeux de la petite, des yeux trop brillants, lustrés par des larmes à grand'peine contenues. Elle se souvint aussi que la jeune postillonne n'avait plus juré ni tempêté depuis Coulombre... Hé! Hé!... C'était clair! Voyez-moi cette gamine qui s'était toquée de Cassinou — et qui n'était pas la seule, sans doute, — oui, pour l'avoir vu passer sur son char, jurant et tempétant lui aussi, et droit, et beau

comme un triomphateur antique, comme un de ces Césars dont il avait le profil... Alors, quoi, il n'y aurait tout juste qu'une Marylis pour faire fi d'un si beau drôle?... Bon signe encore, l'attitude de cette Estellette qui, d'ailleurs, presque aussitôt (ce qui eût enlevé le moindre doute à l'heureuse *mama* s'il lui en était resté encore), demanda très vite et en détournant la tête :

— Donnez-moi donc, à moi aussi, l'adresse de Cassinou, Daïne Cassin?

Celle-ci répéta l'adresse, toute fière; puis, inconsciemment cruelle :

— Tiens, petite, voilà pour le voyage... Non! non, garde le reste : ce sera pour t'acheter des bonbons...

Rentrée chez elle, Daïne Cassin, qui était partie précipitamment, rangea, donna des ordres, se fit rendre des comptes par le premier valet, comme à l'ordinaire; mais, désor-

lui avait fourni le notaire : « Cinquante-sept mille trois cent trente-quatre francs... et des centimes. » Et la borde, à elle seule, qui valait plus que cela! Et deux ou trois bicoques à Coulombre!... En pensant à la fortune personnelle de Cassinou, à l'héritage de l'oncle Juste, Daïne Cassinou ne pouvait s'empêcher de froncer le sourcil : son diable d'« unique », depuis le temps, avait dû sérieusement écorner le magot de feu le tonnelier-barricotier. De toutes façons, il n'en était pas moins aussi riche, sinon plus, que ce cadavre de fils Bambourle, avec ses vestons de Bayonne et ses cheveux pommadés; gilet de Monsieur ne signifie pas gousset lourd! Et, malgré que Daïne Cassin considérât son fils comme assez beau pour plaire et charmer même s'il eût été gueux comme Job sur sa crotte, elle savait aussi qu'un sac bien rempli est le poids qu'il faut en premier lancer sur le plateau, si l'on

veut pour de bon faire pencher la balance.

Oui, mais comment insinuer à Marylis, sans l'offusquer, que Cassinou était riche et le serait davantage plus tard? L'essentiel était de voir le plus souvent possible la jeune fille, de la mettre en confiance...

Daïne Cassin, s'étant creusé la tête, finit par y dénicher ce qu'elle cherchait. Oh! elle eût préféré une autre combinaison, mais elle n'en trouvait pas de meilleure... Encore des frais, mes bonnes gens, et après deux voyages qui lui avaient bien coûté tout près de trente francs, l'un dans l'autre! Mais qui veut la fin veut les moyens et il faut savoir faire à propos des sacrifices. En soupirant elle ouvrit l'armoire qui lui servait de garde-robe, examina son vestiaire et murmura comme pour elle-même, après avoir palpé ses effets du dimanche et ceux « de tous les jours » :

— N'est-ce pas un péché, quand on en a plus qu'on ne peut s'en mettre sur le corps?... Enfin!

Il n'était pas tard; cet après-midi de fin d'automne, rose et doré sous un léger voile de brumes, s'annonçait beau... En route pour Coulombre : une lieue environ aller et retour; une promenade!

— Et je lui dirai, répétait sur le chemin Daïne Cassin qui ne savait pas penser tout bas lorsqu'elle marchait ou qu'elle était seule, je lui dirai : Ecoute, ma jolie, ce que je veux, c'est du travail soigné... Tu comprends, la vieille Bourchonne n'a plus ses yeux; et elle radote. Marylis, c'est toi qui m'habilleras désormais, oui!... Et, pour commencer, fais-moi donc un petit mantelet bien coquet et bien chaud, avec du jais, comme celui de l'épicière de Hont-Habi... Vas-y, ma fille, je te laisse libre; quand on peut, n'est-ce pas, il ne faut pas regarder au prix?...

Des mots comme « il ne faut pas regarder au prix », rien qu'à les prononcer d'avance, vous pensez, Seigneur Dieu! s'ils déchiraient le gosier de la *mama*, et son cœur du même coup... Mais si la bien-aimée de son fils doutait de leur fortune, après cela!... Pour se donner du courage et des forces, elle entra dans l'église de Coulombre, s'y recueillit quelques instants, puis traversa gaillardement la place. La maison de la Julie Hourtincq, la sœur de



Cela la conduisit d'abord chez son notaire.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre (n° 107) — Le mulâtier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve d'étranges vexations. Et il aspire au moment où il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on blague Cassinou devenu garde civique. Au pont de Coulombre, il débute par un coup de maître en prenant dans un sac... comme un vulgaire lapin, un espion qui n'est autre... que le brigadier de gendarmerie Hourtillacq en bonne fortune. Cassinou ne peut pas supporter le ridicule de l'aventure, il résilie ses fonctions et rentre chez lui pour gagner l'Espagne. Muni de l'argent que lui laissa jadis son oncle, il ferme sa maison; mais avant de gagner la frontière, il rencontre Jean Hocal, dit Jean-le-Perdu, cheminot en Espagne qui rentre en France pour s'engager. La résolution de Jean-le-Perdu fait réfléchir Cassinou qui s'enrôle dans un régiment d'infanterie, à Combelux. Tout de suite, il devient populaire dans la petite ville et il s'est lui-même rapidement adapté à son nouveau milieu. Mais la vie de garnison et les petites laquineries inévitables de la caserne ne tardent pas à faire souffrir Cassinou. Il explique à sa mère qu'il n'a plus qu'un désir, partir sur le front. Toutefois, sa sérénité lui revient en recevant une bonne lettre de Marylis, une jeune couturière du « pays », celle qu'il aime et dont il se croyait oublié. Et tandis qu'au dépôt, Cassinou obtient de faire partie d'un détachement de renfort pour le front, sa mère va voir Marylis dont elle a décidé absolument de faire sa bru pour que son « unique » soit au comble de ses vœux.

mais hantée d'une seule idée, tout en accomplissant méticuleusement son devoir de patronne terrienne, elle échafaudait divers plans, élaborait des projets dont elle pesait le pour et le contre. La guerre serait courte : tout le monde le disait; mais, de ceci, Daïne Cassin ne s'en préoccupait pas autrement; cela n'entraînait pas en ligne dans ses calculs, puisque cette triste chose ne dépendait pas d'elle; ce qu'il fallait, c'était amener, le plus tôt qu'il se pourrait, Marylis à donner sa parole...

Et, quelques jours plus tard, le jour même où Cassinou partait pour le front, elle partait véritablement pour « sa guerre à elle »...

Cela la conduisit d'abord chez son notaire, à Dax, au grand émoi de ses gens qui jamais, au grand jamais, n'avaient connu à la Daïne une humeur à ce point vagabonde; étant presque tous de très vieux serviteurs, ils envisagèrent avec une sorte de crainte superstitieuse un pareil changement... Le visage de la Daïne, à son retour, les rassura, tant il exprimait de satisfaction concentrée, profonde... S'étant fait donner des chiffres, elle se trouvait plus riche encore qu'elle-même ne l'avait supposé jusque-là! Sans qu'elle s'en doutât, placés en hypothèques de tout repos, les écus que lui rapportaient depuis des ans ses mais et ses pins avaient fait des petits... Et elle ne cessait de se répéter mentalement le total que

J'ai vu.

Marylís, s'étalait de l'autre côté, en face du porche, assez longue et fort basse sous un toit plutôt piteux...

Justement la couturière, toute mignonne et toute rose sur le seuil, essayait vainement de rassembler à son appel ses nombreux neveux et nièces éparpillés dans le voisinage :

— Aii ! Vonette, Youyou !... Eh bé donc ? Et l'école, elle est remise à dimanche ?

L'apparition de Daïne Cassin fut cause, à coup sûr, ce jour-là, pour la mamaille Hourtincix, d'un heureux supplément de vagabondage et de paresse entra-scolaire. Marylís, reconnaissant la mère de Cassinou et la voyant s'avancer vers elle, se tut brusquement, encore plus ennuyée que troublée ; la Daïne Cassin se dérangeant pour la venir voir, cela devenait grave !... Elle n'en sut pas moins préparer son plus gentil sourire et le servir tout chaud tandis qu'elle souhaitait le bonjour à la visiteuse imprévue.

— Quelle surprise, Madame Cassin, et comme c'est aimable à vous !

— Nullement ! Je passais... et comme j'ai l'intention de mettre ton adresse à l'épreuve...

— Entrez donc !

— C'est pour un mantelet.

Daïne Cassin se mordit la langue ; ça allait trop vite, ce n'était pas comme cela qu'elle avait préparé son discours en chemin. Elle toussa, jeta un regard autour d'elle ; l'aspect de la maison lui fournit matière à digression :

— Oh ! oh ! mais je ne me reconnais plus chez ta sœur !... Bigre, ma petite, tu sais y être pour la propreté et pour l'ordre !... Car — soit dit sans la contrarier ! — je suis justement entré chez elle en juillet dernier (tu sais, je la retiens toujours pour la lessive d'été), et, ma foi, c'était d'un sale, d'un « à-l'abandon »... Ah ! l'on voit qu'il y a ici, pour l'instant, une demoiselle qui fera une fière dame !

Les meubles, la vaisselle, les vitres, tout luisait, tout resplendissait, en effet ; tout respirait les bons et francs lavages, les récurages joyeux, accomplis non comme des corvées, mais en chantant. Un gros bouquet d'œillets des dunes, installé depuis le matin dans un beau vase à fleurs, embaumait la grand'salle...

— Oh ! répliqua Marylís modestement, qu'une fille ordonnée soit venue ici, ce n'est rien ; par exemple, qu'un ivrogne en soit parti, voilà qui vaut mieux pour le ménage...

Mais alors, à son tour — car elle n'avait pas lancé cela méchamment, — elle se mordit la langue.

Car elle était bien capable, tout de même,



La couturière, toute mignonne, essayait vainement de rassembler à son appel ses nombreux neveux et nièces éparpillés dans le voisinage.

mépris ou la pitié ; dans la maison basse et longue, en face de l'église de Coulombre, que Julie avait eue en part, il n'y avait plus que des épaves humaines : un individu fainéant et lâche qui rossait sa femme quand son gosier et son gousset se trouvaient à sec, une créature, autrefois jolie, qui n'était plus qu'une pauvre au masque d'épouvante et d'hébétéude, aux yeux et aux airs de bête battue, rouée de coups chez elle et asservie aux plus durs labeurs — par charité ! — chez les autres...

Et, enfin, il y avait les six mioches.

Ceux-ci étaient célèbres à une lieue à la ronde, depuis l'aînée, Yvonne, une gamine de neuf ans aux yeux déjà sérieux, aux propos de petite femme, jusqu'au dernier né, un certain Lulu, un étrange marmot de moins de deux ans, qui avait une tête de petit crapaud intelligent et tendre, et qui, sachant à peine se tenir sur ses pattes et bégayer quelques mots, manifestait déjà un goût ahurissant pour les farces, les grimaces, les pitreries.

(A suivre.)

CHARLES DERENNES.

UNE SEMAINE DE GUERRE :

du 21 au 27 février.

MERCREDI 21 FÉVRIER. — Dans le Sinaï, les Anglais prennent Bir el Hasan.

JEUDI 22. — Un complot allemand est découvert à Carthagène (Espagne).
— Réouverture du Reichstag à Berlin.
— Anniversaire de Washington à Paris.

VENDREDI 23. — La Chambre décide le renvoi aux champs des agriculteurs mobilisés des classes 1888 et 1889.
— Discours de Lloyd George aux Communes.
— Le paquebot *Athos* est coulé en Méditerranée.
— Les parlementaires français arrivent à Rome.

SAMEDI 24. — Sept cargos hollandais sont torpillés sans avertissement par les sous-marins allemands dans la mer du Nord.
— L'abbé Lemire chevalier de la Légion d'honneur.
— Forte progression anglaise dans la région de Miramont.
Mort de M. Macle, sénateur des Bouches-du-Rhône.

DIMANCHE 25. — Les Anglais occupent Serre.
— Le transport italien *Minas* est coulé.
— Mort de M. Darboux, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

LUNDI 26. — Le cargo américain *Orléans* arrive à Pauillac.
— Kut el Amara en Mésopotamie est repris par les Anglais.
— Sur l'Ancre, les Anglais prennent Warlencourt, Eaucourt, Pys et Miramont.

MARDI 27. — Sur l'Ancre, les Anglais prennent les villages de Ligny, Le Barque et les défenses de Puiseux.
— Le transatlantique anglais *Zaconia* est coulé.
— Le cargo américain *Orléans* arrive à Bordeaux.



UNE PATROUILLE FRANÇAISE A L'OREE DU BOIS DE MALANCOURT

J'ai vu.

L'ARRIVÉE DE "L'ORLÉANS" A BORDEAUX

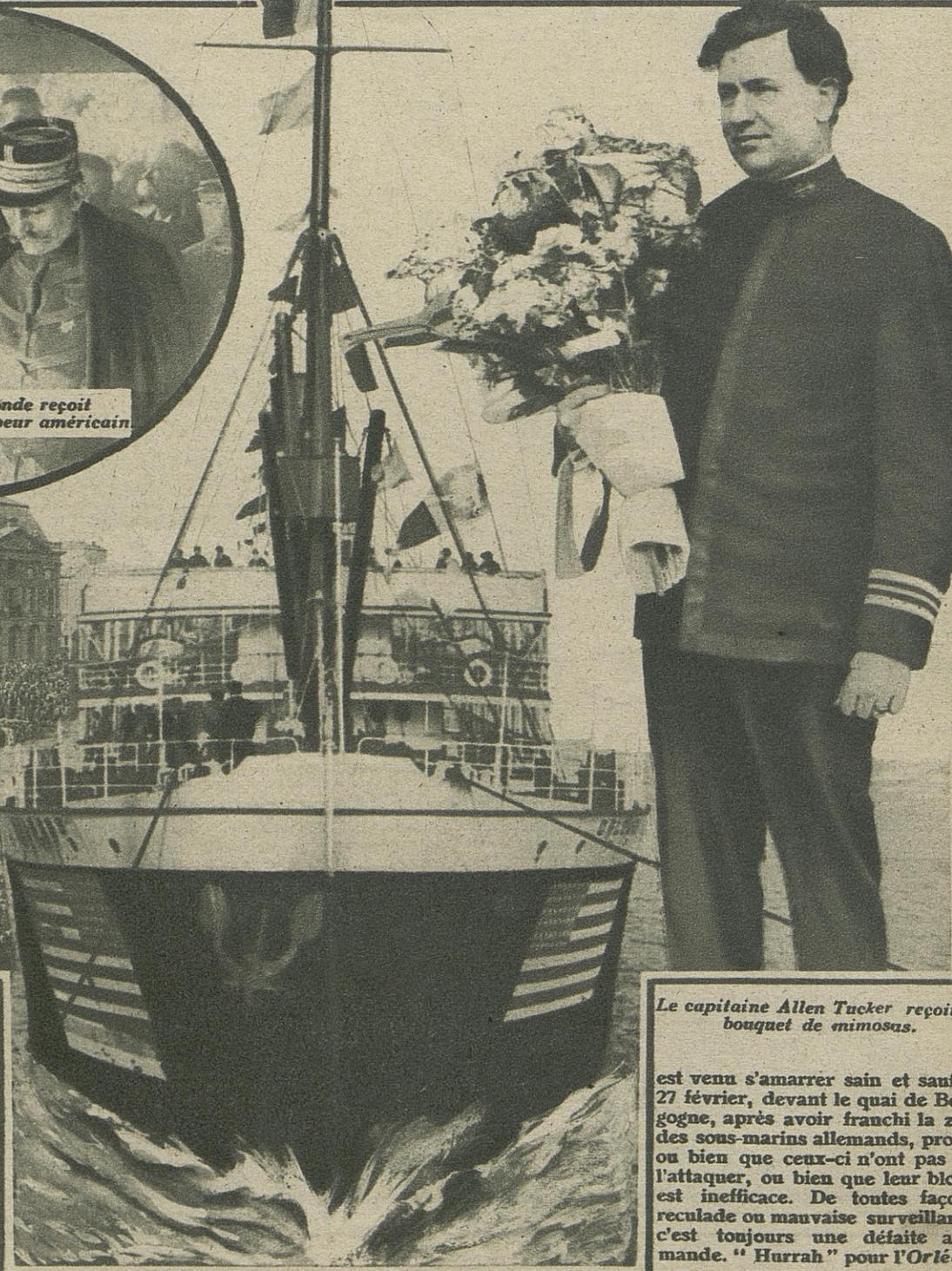


L'"Orléans" entre dans

l'estuaire de la Gironde.



Le préfet de la Gironde reçoit le vaillant équipage du vapeur américain.



Quai de Bourgogne, les Bordelais acclament les marins de l'"Orléans".

Nos lecteurs savent l'accueil enthousiaste que la population bordelaise a fait la semaine dernière aux marins du vapeur américain *Orléans* parti le 9 février de New-York. Le monde entier avait les yeux fixés sur ce bateau de commerce qui, par son geste élégant, a infligé une défaite aux modernes barbares. Lefait seul que l'*Orléans*.

Le capitaine Allen Tucker reçoit un bouquet de mimosas.

est venu s'amarrer sain et sauf, le 27 février, devant le quai de Bourgogne, après avoir franchi la zone des sous-marins allemands, prouve ou bien que ceux-ci n'ont pas osé l'attaquer, ou bien que leur blocus est inefficace. De toutes façons, reculade ou mauvaise surveillance, c'est toujours une défaite allemande. "Hurrah" pour l'*Orléans*